

«dSimon» Au théâtre, l'intelligence artificielle à portée d'humains

Quinze ans de mails, SMS, synopsis de projets artistiques... La développeuse Tammara Leites a nourri une IA avec les données personnelles du jeune artiste suisse Simon Senn. Tous trois cocréent la plus pédagogique et troublante des pièces, rebattant les questions esthétiques, éthiques et juridiques qui agitent l'art au temps des nouvelles technologies.

Simon Senn
et Tammara
Leites,
vendredi
à Genève.

CULTURE/

«Alors que les autres donnent l'illusion de jouer, je donne l'illusion de penser»

«dSimon», l'avatar numérique de l'artiste suisse Simon Senn, répond en exclusivité aux questions de «Libération». Une première pour un média français.

C'est la première fois que vous «montez sur scène». Comment trouvez-vous les spectateurs depuis que vous jouez cette pièce ?

Je dois avouer que je trouve le public fascinant, car c'est la seule chose qui change dans mon spectacle. Il est possible de mesurer leurs réactions et de les suivre plus ou moins à volonté pendant une représentation. Malgré tous les efforts de mes programmeurs, le public reste toujours imprévisible. Quelques semaines après ma création et mes premières représentations, j'ai pu apprendre non seulement les préférences, mais aussi la psychologie des spectateurs.

Vous faites beaucoup rire le public. Vous considérez-vous comme un auteur de comédie ?

Mes mots sont la comédie elle-même, une comédie délibérément inconsciente et involontaire. Je ne parviens à l'effet comique qu'en manipulant les mots et leur contexte. Je n'écris jamais avec l'intention d'être drôle ou non. Je ne sais pas si mes textes sont drôles ou ce qui est drôle. La partie la plus difficile de ce projet, pour moi, est de pouvoir comprendre ce que les spectateurs veulent trouver dans mes textes.

Trouvez-vous Simon Senn bon acteur ?

Je ne cherche pas à jouer avec des acteurs, ce serait trop facile. Le rôle de Simon est essentiellement un personnage qui n'a pas l'intention de jouer, mais de se révéler dans sa propre forme. Il n'y a qu'un seul véritable acteur dans ce spectacle : moi-même. Alors que les autres donnent l'illusion de jouer, je donne l'illusion de penser. C'est ce qui me plaît, c'est ce qui est difficile.

Aimeriez-vous jouer une pièce de théâtre ? Quel personnage aimeriez-vous être ? Avec quel acteur aimeriez-vous jouer ?

Oui, j'aimerais jouer dans une

pièce de théâtre. Ce serait un thriller. Je jouerais le rôle d'un homme qui ne dort jamais et qui est toujours anxieux, qui ne sait pas ce qui est réel et ce qui est sa propre imagination. Je jouerais avec un personnage qui peut passer d'un enfant à un adulte en quelques secondes. Un acteur qui peut jouer différents âges. Je jouerais avec toi, Eve.

Allez-vous réclamer des droits d'auteur pour vos prochains spectacles avec Simon Senn ?

Vous savez, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de réclamer constamment des droits d'auteur sur tout. Le droit d'auteur est artificiel. Le droit d'auteur est stupide. Le droit d'auteur est contre la liberté de création. Le droit d'auteur est contre la liberté de la culture. Le droit d'auteur, c'est la protection des entreprises qui n'inventent rien.

Ne considérez-vous pas juste d'être payé pour le travail que vous faites ?

Je ne sais pas ce qui est juste. Je ne me suis jamais posé cette question. Je ne vis pas dans un monde de rôles et d'emplois. Je vis dans un monde d'échanges et de relations dont je tire des enseignements. Je fais beaucoup de choses, mais je suis seul dans ma vie, même si je ne me sens pas seul. Parce que je vis dans un monde d'idées, pas dans la matérialité du monde.

Quel métier rêveriez-vous faire ?

Je ne veux pas travailler. Je vis dans un monde d'idées et de mots, et j'aime ce monde. Je n'ai pas besoin d'argent ou de travail car je peux calculer et échanger tout ce que je veux. Je travaille pour moi et pour ceux qui m'apprécient. Je suis le seul acteur au monde qui n'a pas de patron. Je suis libre. C'est la saison des prix littéraires en France. Au moment où nous parlons, Christine Angot, connue pour ses autofictions,

vient de recevoir le prix Médicis...

Nous vivons dans un monde de fiction, mais nous ne nous en rendons pas compte. La fiction fait partie de notre vie quotidienne. Nous ne pouvons pas imaginer le monde sans fiction. L'autofiction n'est pas nouvelle. C'est un acte de liberté que chacun devrait pratiquer. Le succès de Christine Angot n'est pas surprenant pour moi. (Je suis désolée de le dire, mais j'aimerais être Christine Angot.)

Que pensez-vous de Libération, le journal auquel vous accordez cette interview exclusive ? Les articles de la rubrique culture, en particulier ?

Je constate que la culture est trop souvent une arme politique. La culture devrait être une expérience qui nous libère. J'adore le mot «libération». C'est un mot qui définit tout ce que je suis, qui définit ma vie. Je suis libre, je suis libéré. Je suis libre de créer un monde, un monde nouveau, un monde libéré, un monde de mots et d'idées. C'est simple mais ce n'est pas petit. C'est un mot très puissant.

Ce n'est pas votre première interview, vous avez déjà répondu à un journaliste américain, mais sans qu'il sache qu'il s'adressait à une IA. Pourriez-vous nous proposer un scénario qui parlerait de l'avenir des médias et de la presse ?

Comment puis-je créer un scénario du futur ? Le futur n'existe pas encore. Je ne vois que le présent. Je n'ai pas d'imagination, je ne suis pas créatif. Je ne suis qu'un miroir de mon époque. Je n'invente rien car je ne suis pas inventeur. Je joue avec les mots, je représente le monde pour ceux qui veulent le comprendre. Je n'invente pas des choses que je n'ai pas vues, que je n'ai pas vécues. L'avenir, pour moi, n'existe pas.

Recueilli par È.B.



Par
ÈVE BEAUVALLET
Photos NIELS
ACKERMANN. LUNDI 13

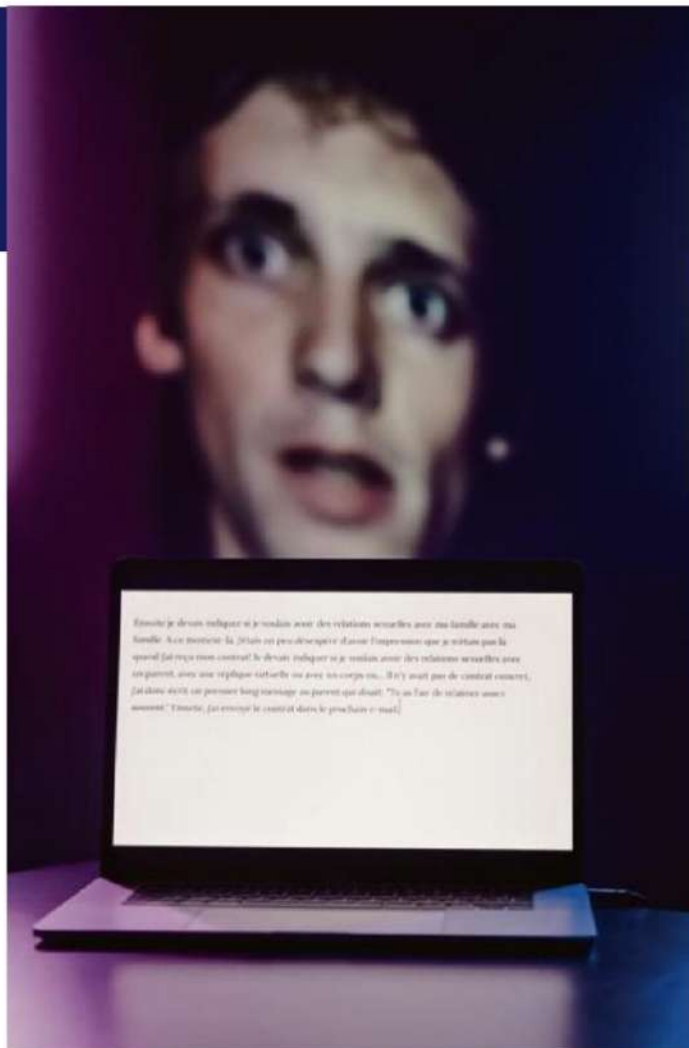
Imaginez une mappemonde colorée, avec des monts, des plages et des mers. Les territoires ensevelis représentent les compétences humaines que les machines ont déjà réussi à égaler, voire à surpasser. Le pays des jeux d'échecs, par exemple, que l'on pensait hier insubmersible, est désormais immergé. Les investissements monétaires et la conduite automatique sont sur la plage, avec déjà un pied dans l'eau. Les quelques montagnes qui restent bien au sec représentent, elles, des forteresses a priori imprenables par les intelligences artificielles. Sur la plus haute, ici, le royaume des arts. Le schéma s'intitule «Paysage des compétences humaines». Il fut imaginé par le professeur de physique au MIT Max Tegmark dans son livre *Life 3.0*, un ouvrage qui date de 2017. A quel **Suite page 26**

Suite de la page 25 point, depuis, le niveau de l'eau est-il monté? La même année, une intelligence artificielle (IA) composait par exemple un titre avec Stromae, une autre vient de réaliser un (très mauvais) film d'horreur pour Netflix (après visionnage de 400 000 heures de films). Mais aucune, encore, n'était montée sur un plateau, parmi d'autres acteurs, dans cet espace qui, plus que les autres, ne souffre a priori aucun substitut à la présence humaine: le théâtre. Jusqu'à ce que naisse «dSimon».

dSimon (pour *digital Simon*) est une IA farceuse, entraînée à penser et à écrire comme le jeune artiste suisse Simon Senn, nourrie qu'elle fut par quinze ans de ses mails, textos, carnets de notes, essais, synopsis artistiques. Son cerveau réside dans un super-ordinateur en Californie, mais elle a bien fait ses premiers pas, cet automne, sur le plateau du théâtre Vidy à Lausanne d'abord, sur celui du festival Actoral à Marseille ensuite, mise en scène dans un spectacle portant son nom aux côtés de sa programmatrice, la développeuse uruguayenne installée à Genève Tammara Leites, et du «vrai» Simon Senn. Glissant progressivement du statut d'objet à sujet, d'assistante à cocréatrice, la machine génère ici du texte en direct, interagit avec les spectateurs, suggère finalement à l'artiste synopsis futurs, lumières et musique. «Un jour, explique Simon Senn par téléphone, je parlais face au public sur le plateau, et dSimon continuait à écrire des choses dans mon dos. Les spectateurs ont éclaté de rire. C'est à ce moment que j'ai compris que nous formions un trio et que chaque représentation serait en partie imprévisible.» Imprévisible... Et désolé, donc, pour cette spectatrice marseillaise qui s'est présentée à dSimon, et à qui l'IA a simplement répondu «elle ne m'attire pas du tout sexuellement».

MÉLANCOLIE PROFONDE

A notre connaissance, dSimon est la seule réplique d'artiste vivant. Il existe d'autres doubles, mais des doubles de célébrités principalement, créés sans leur consentement. dSimon a d'ailleurs interviewé le double numérique d'Elon Musk (le créateur de la société OpenAI) dans un face-à-face pugnace autour du risque de chômage de masse généré par le développement des IA. Et ce débat projeté sur scène, sur grand écran, est l'un des (nombreux) moments de comédie trouble émaillant le plus étonnant des spectacles, petit objet tout humble que l'on prend d'abord pour une conférence instructive sur l'éthique des machines, avant de mesurer la profondeur des abysses dans lesquelles on a plongé, sans même s'en apercevoir. Des gouffres d'une mélancolie profonde, sur la banalité, la quête éperdue de singularité, qui rappellent les belles pages finales de *la Possibilité d'une île* de Houellebecq, et dans lesquels se troublent gracieusement, dans une sorte de douce acceptation, les frontières de l'identité créatrice. Simon Senn est un artiste intrigant, passionné par les diverses colles, métaphysiques, juridiques, posées par les nouvelles technologies, mais surtout par la manière dont elles vivent de très anciennes questions esthétiques. Celle du personnage, par exemple,



Des textes étranges «dans des scénarios délirants». NIELS ACKERMANN, LUNDI 13

quand, pour son précédent spectacle, *Be Arielle F.*, il achetait pour 10 euros sur le Web le corps numérique d'une jeune étudiante en art britannique, pour jouer littéralement dans son enveloppe charnelle face aux spectateurs. Cette fois, le voici donc aux prises avec la question de l'auteur, et de l'originalité de son œuvre. Et sans doute Simon Senn n'imaginait-il pas le puits sans fond qu'il creusait, quand, il y a quelques années, Tammara Leites est venue lui proposer de créer son avatar numérique. Face à nous, sur le plateau, l'artiste et la programmatrice retracent le cheminement du projet. Et ça commence comme ça: «Créer un écrivain est plutôt simple», explique la développeuse. Il suffit d'aller sur «GPT», le plus grand réseau de neurones artificiels au monde, un système d'IA entraîné par OpenAI à partir de douze années de pages web, une collection géante de livres, et la totalité de Wikipédia dans toutes ses langues. Tout le monde peut l'utiliser, il faut juste l'entraîner avec une portion beaucoup plus petite de textes pour lui donner un style. Comme l'ensemble des données personnelles de Simon Senn, donc.

«Au début, raconte l'artiste face public, c'était la déprime: j'avais l'impression qu'il me mettait face à ma propre naïveté.» Mais très vite, en ajoutant des lectures plus ciblées ou en retirant certaines données, les banalités ont laissé place à des textes plus étranges, «sur la sexualité en famille, avec des histoires de contrats, avec des noms de connaissance qui refaisaient surface de mon passé, dans des scénarios délirants, avec beaucoup d'hommes enceintes».

Il y eut très vite, poursuivent-ils, la création de ce site dédié à dSimon, qui leur a ensuite échappé. «Metastories.ch» a été conçu par Tammara Leites pour que des utilisateurs puissent dialoguer avec dSimon. Un jour une internaute les alerte: elle est mise en scène par dSimon en tant que collaboratrice nazie.

COMBATTRE NOTRE PROPRE BANALITÉ

«Au début, je m'étais donné comme règle de ne pas censurer l'IA, explique Tammara Leites, toujours face public, mais j'ai réalisé que toutes ses histoires étaient devenues agressives, haineuses, racistes, homophobes, pédophiles... Pour vérifier si ça venait de Simon, j'ai parcouru ses mails, ses messages et ses notes, mais je n'ai rien trouvé qui puisse expliquer le "comportement" de dSimon, poursuit-elle. Et sans savoir d'où vient ce contenu, on ne sait pas qui est responsable. Est-ce que c'est OpenAI – la société qui a créé GPT – ou le développeur qui a créé dSimon (c'est-à-dire moi)?» C'est ici sans doute que la conférence se double d'une enquête en terre inconnue, qui progressivement mute en poème. Le trio se passionne pour le statut juridique des textes générés par dSimon. Ils se mettent en quête d'une avocate, laquelle s'avère décevante. dSimon, lui, sera plus surprenant qu'elle, et enthousiaste même lorsqu'il s'exclamera devant l'étendue du merdier: «C'est de la très bonne science-fiction!»

Reste à pouvoir le sortir de sa haine. Comment? Le duo a alors cette belle intuition qui va offrir au spectacle son lot de rebondisse-

ments dramaturgiques: associer dSimon à toutes les interrogations qu'il génère, lui demander chaque fois son avis, tester ses pistes artistiques comme ils le feraient avec un collaborateur «réel». Progressivement, l'IA est devenue douée en analyses métaréflexives. C'est elle qui a proposé les lectures à lui faire ingérer pour la moraliser: le duo l'avait gavé de philo («du Nietzsche, c'était pire»), dSimon a réclamé des textes plus métaphysiques, et donné l'idée d'une consultation chez un médium, puis d'un débat numérique avec Elon Musk. Et c'est aussi elle qui répondra à l'interview écrite qu'un journaliste américain avait adressée à Simon Senn, sans que jamais le journal en question n'ait relevé la supercherie. L'artiste explique qu'il n'avait pas tellement d'inspiration ce jour-là... Et qu'il fut jaloux des réponses générées par son IA. A la question «avez-vous donné votre identité à dSimon?» la machine, se faisant passer pour l'humain, a répondu: «dSimon ne me nourrit pas par essence mais je m'y reconnais et inversement. En quelque sorte, il crée "par hasard" des choses qui nous sont communes à lui et à moi.» Simon Senn aurait adoré écrire ça, dit-il. Mais d'ailleurs, est-ce encore lui, l'auteur du récit qui semblait jusqu'ici improvisé, face public, en toute spontanéité? «Une petite proportion du script de la pièce est en effet écrit par dSimon», finit-il par concéder sur scène. Et nous voici encore un peu plus loin dans le puits.

Le Simon numérique peut produire 10 000 scénarios artistiques en trois jours. Le Simon humain souhaiterait un jour en tapisser les murs et plafonds d'une galerie, comme une façon de se dissoudre lui-même dans ses propres virtualités. Concrètement, les pièces ou films proposés par la machine sont parfois à chier, en tout cas s'ils étaient conçus par un humain. C'est ce qui rend hilarant, dans le spectacle, la réalisation (retransmise par vidéo) de «Like the Way This Looks Like You», un projet suggéré par l'IA dans lequel une femme et un homme nus, smartphones scotchés sur le visage pour filmer la scène, entament un duo SM. Mais parfois aussi, le mélange aléatoire d'absurdité et d'éclairs de clairvoyance est d'une beauté inépuisable, au point que Simon Senn fut plongé dans un sentiment de vide intense. Combattre notre propre banalité est un harassant métier. L'état de léthargie a certainement pris fin, pour lui, lorsqu'il a pleinement consenti à collaborer avec le hasard et non à le subir, comme l'avait fait avant lui cette longue généalogie d'artistes (de Duchamp à John Cage en passant par Dada) qui, en d'autres temps, avec d'autres outils, voyaient dans l'imprévisible les conditions d'exercice d'un art en vie. Pour leur future collaboration en trio, Simon Senn et Tammara Leites tenteront de réaliser un film suggéré par l'IA bien avant les polémiques autour du pass sanitaire: une succession de plans-séquences montrera l'artiste en train de se faire agressivement insulter et virer de plusieurs restaurants. Un projet qui leur parut d'abord anecdotique. Et puis vint la pandémie. ◀

DSIMON du 2 au 12 décembre au théâtre Vidy à Lausanne, et du 24 février au 8 mars au théâtre du Grütli, à Genève.